

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

Anthologie Spiritaine

Anthologie Spiritaine

6-27-2008

05. Libermann et Le Vavasseur, fidèles co-fondateurs; à M. Le Vavasseur

Christian de Mare CSSp

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Repository Citation

de Mare, C. (2008). 05. Libermann et Le Vavasseur, fidèles co-fondateurs; à M. Le Vavasseur. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french/103>

This Chapitre VI is brought to you for free and open access by the Anthologie Spiritaine at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Anthologie Spiritaine by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

Libermann et Le Vavasseur, fidèles co-fondateurs à M. Le Vavasseur¹

La « terrible bourrasque » de 1845 ou « terrible tentation » du P. Le Vavasseur, selon l'expression de Libermann², s'est enfin apaisée. Libermann commence à lui écrire cette lettre le 27 avril 1847 et la termine le 3 mai. Elle nous montre les relations privilégiées qui unissaient Libermann et Le Vavasseur malgré les orages chez ce dernier. « [...] vous êtes celui auquel je suis le plus vivement attaché [...]. » Libermann voudrait maintenant le faire revenir en France pour travailler à ses côtés: « [...] il m'a toujours paru dans les desseins de Dieu que nous fassions les choses ensemble [...]. » Ce n'est pas l'obéissance seule qu'exige Libermann mais l'adhésion du cœur: « Il ne suffit pas là d'avoir l'obéissance aveugle; c'est l'union parfaite, pleine, entière qu'il faut [...]. »

Nous apprenons aussi que la mission d'Australie a échoué: « Nos pauvres confrères [...] ont eu beaucoup trop à souffrir [...]. » Il y est aussi question de la congrégation du Saint-Esprit. Depuis l'élection de M. Leguay³, le 29 avril 1845, tout espoir d'union semble s'être envolé, néanmoins, Libermann suit de près l'évolution de cette congrégation. Nous donnons cette lettre intégralement.

¹ N.D. IX, pp. 128-135.

² N.D. VIII, pp. 28-36.

³ Voir index.

Amiens, le 27 avril 1847

Mon bien cher confrère,

Il y a bien longtemps que je dois vous écrire : je ne sais trop comment il se fait que je n'ai pas exécuté jusqu'aujourd'hui le désir que j'en avais. Votre pauvre cœur doit être oppressé et avoir besoin de quelques paroles de paix. Soyez bien sûr qu'il n'est resté dans mon cœur aucune peine de tout ce qui s'est passé, et que, bien au contraire, je suis rempli de joie et de consolation depuis la première nouvelle que j'ai eue, de votre part, sur le changement que la divine Bonté a bien voulu faire dans votre âme. Bien souvent j'ai été oppressé par la pensée que mon avant-dernière lettre, venant après tout ce changement, doit vous causer du chagrin ; mais quand je réfléchis à ce que je vous disais dans cette lettre, je vois qu'elle ne doit pas trop vous affliger, parce que tout ce qu'elle contient doit vous apprendre que toute cette terrible bourrasque n'a jamais été à mes yeux qu'une violente tentation, et que jamais mon cœur n'a ressenti contre vous aucun sentiment de peine, mais seulement j'étais accablé d'un grand poids, auquel cependant Dieu n'a jamais permis que je succombe.

Je suis bien persuadé que toute cette tribulation nous a été utile à tous deux. Nous en avons besoin et Dieu en tirera sa gloire. Il est facile à concevoir combien cette tentation vous a été utile à vous-même : les leçons que vous y trouvez et la force même que le résultat heureux doit vous donner tourneront, je l'espère, à la gloire de Dieu et à la sanctification de votre âme. Vous pouvez avoir commis quelques fautes plus ou moins désagréables à Dieu, mais ces fautes-là mêmes profiteront à votre âme. Si vous n'aviez acquis par cette pénible tribulation que la défiance de vous-même, la conscience de votre faiblesse, la connaissance de vos défauts, ce serait déjà un bien immense ; mais j'espère bien que la bonté du Saint-Cœur de notre bonne Mère ne s'arrêtera pas là : elle vous aura déjà largement consolé ; votre âme se fortifiera de plus en plus dans la voie de Dieu ; elle acquerra, par la divine grâce, la douceur, la force, la constance dans le service de Dieu, l'humilité véritable, la confiance et abandon à Jésus et Marie, le support du prochain, la charité sincère pour le prochain, et peut-être bien d'autres grâces et vertus que la divine miséricorde vous a destinées de toute éternité.

Pour moi cette affliction m'a été nécessaire. Depuis quelque temps, notre grande mission de la Guinée prenait une nouvelle tournure ; de nouvelles grâces nous étaient réservées ; les bénédictions de Dieu augmentaient ici, en France ; il était à risquer que cette subite prospérité ne me fît du mal ; il fallait bien un contrepoids pour que je reste dans l'équilibre. La main de Dieu mit ce contrepoids dans mon âme. Il était d'autant plus lourd (je puis le dire en toute vérité), que vous êtes celui de tous nos confrères, dont la pensée et le souvenir me donnaient le plus de joie et de consolation, parce que vous êtes celui auquel je suis le plus vivement attaché ; c'est avec vous que je sentais le besoin le plus pressant de parler avec le plus d'effusion de cœur.

J'aurais voulu vous entretenir sans cesse de toutes mes démarches, de toutes nos peines et de toutes nos consolations ; j'aurais voulu en toutes circonstances que rien ne se fît sans la communication parfaite de nos âmes, sans que nous eussions été d'accord ensemble ; j'aurais voulu que nous ne fussions qu'un cœur et qu'une âme en la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère ; et c'est précisément là que le bon Dieu m'attendait. Il nous a brisés comme des roseaux. Mais, je vois, sa divine miséricorde est avec nous ; et c'est le très saint et aimable Cœur de notre bonne Mère qui nous a conservé cette faveur de Dieu. Je crois et j'espère fermement que le temps de l'épreuve est passé désormais ; la Bonté divine ne nous abandonnera pas. Désormais nous allons être à jamais unis dans la grâce et la charité du divin Maître ; et, par le secours de sa lumière et de son amour, nous formerons notre œuvre selon ses desseins de miséricorde ; ce ne sera pas notre œuvre, ce sera la sienne et celle de sa divine Mère.

Nous serons parfaitement unis ensemble ; nous tâcherons de nous rendre plus fidèles à sa voix, afin de poser les bases fondamentales de l'œuvre de Dieu. Il nous a unis pour la fonder, et qui séparera ce que Dieu a uni ? Nous n'étions pas en état, jusqu'à présent, pour que la divine charité ait pu nous unir parfaitement ; nos esprits n'étaient pas disposés suffisamment pour que l'esprit de Dieu eût pu nous réunir parfaitement pour nous éclairer de ses lumières et unir parfaitement nos vues : l'œuvre aussi n'était pas assez mûre, pour qu'il fût besoin que la grâce et la faveur de Dieu nous réunissent parfaitement, et se servent de nous deux comme d'un même

homme, pour donner la forme à l'œuvre du Cœur de sa sainte Mère, selon ses divines volontés. Maintenant le temps s'approche, les choses s'éclaircissent davantage; il était temps de produire cette union parfaite, et la divine Providence ne reste pas en arrière. Vous ne sauriez croire quelle consolation c'est pour mon âme de voir cette conduite de notre Dieu de bonté, qui réunit nos esprits et nos cœurs pour l'accomplissement de ses desseins précisément à point nommé.

Je sens bien qu'il faudrait que nous fussions ensemble pour nous entretenir dans le calme, le silence de l'âme, l'humilité, la douceur et la charité de Jésus-Christ, de tout ce qui fait l'objet de notre sollicitude pour l'établissement solide de l'œuvre de Dieu. Il faut convenir des principes fondamentaux, en tirer les conclusions pratiques, les appliquer à l'état de choses où doit exister la Société; il faut former son esprit, régler son administration et consolider son existence. Que de choses à faire! Que de pensées à nous communiquer!

Je sens bien aussi que le temps de déterminer une forme stable et absolue n'est pas tout à fait arrivé, mais nous aurions besoin de le préparer, de préparer les matériaux. Il faudrait que nous fussions ensemble pour cela; et il me paraît, il m'a toujours paru dans les desseins de Dieu que nous fassions les choses ensemble; que nous nous dirigions par le seul esprit de Dieu, l'esprit de prudence et de sagesse. Il faut pour cela que notre union soit parfaite; et ainsi unis, ne faisant qu'un seul esprit et un seul cœur, animés et dirigés par l'esprit de lumière et de charité, nous dirigerions l'œuvre vers le but que Dieu s'est proposé en nous unissant, et nous lui donnerions la forme que sa divine volonté nous imposera.

Voyez donc, et examinez-vous en la présence de Dieu; voyez si vous êtes tel qu'il le faut pour que cette union parfaite puisse exister entre nous; si nous pouvons être des instruments fidèles entre ses mains. Dans ce cas, j'espère que la divine Bonté vous amènera ici auprès de nous. Nous vivrons ensemble, au moins pendant un petit espace de temps, ou plutôt le temps nécessaire pour l'objet qui nous occupe; et, avec le secours de Dieu et la protection de notre toute aimable Mère, nous nous rendrons fidèles aux divines inspirations pour former une œuvre selon son Cœur.

Répondez-moi au plus tôt possible. Je vais garder ici un de nos excellents prêtres, M. Boulanger, qui pourrait venir vous remplacer au moins pendant un espace de temps convenable. Je comprends qu'il n'aura pas l'expérience des colonies, et par conséquent il ne dirigera pas les choses aussi bien que vous le faites, mais c'est un prêtre d'un certain âge, d'une quarantaine d'années, grave, gai, aimable, pieux, poli ; il a de la facilité à prêcher ; il a l'habitude des hommes ; il a l'expérience du saint ministère et de l'administration des choses ecclésiastiques, ayant été longtemps curé, et pendant trois ans curé de canton.

Ne me dites pas : « *Je suis prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez.* » C'est le sentiment de votre cœur que je demande. Il ne suffit pas là d'avoir l'obéissance aveugle ; c'est l'union parfaite, pleine, entière, qu'il faut, pour que Dieu se serve de nous deux comme d'un seul homme pour former son œuvre. Il ne faut plus de préventions, ni de répulsions ; il faut un cœur et une âme, autrement je dirai que le moment de Dieu n'est pas encore arrivé. Il faudrait attendre encore ; mais je suis convaincu que ce moment de Dieu viendra, s'il n'est pas encore arrivé.

Si donc nous sommes en assurance que ce moment de Dieu est arrivé et que vous ne voyiez pas d'inconvénients que M. Boulanger vous remplace, mandez-le-moi ⁴ au plus tôt. Il partira alors par le premier navire en partance, de manière que vous puissiez être ici pour l'été de 1848. Je ne voudrais pas vous voir arriver au commencement de l'hiver, ni en aucun temps froid, de peur qu'il ne vous arrive du mal.

Je vous dirai encore qu'il serait prudent de m'envoyer un millier de francs, de peur que le Gouvernement ne veuille pas accorder le passage à M. Boulanger. Si ensuite le passage est accordé, il pourrait rapporter cette somme à la Mission de Bourbon.

3 mai – J'ai écrit, il y a quelques jours au Ministère pour obtenir un passage. Si je les vois parfaitement disposés, s'ils m'accordent sans peine les appointements pour MM. Jérôme Schwindenhammer, Thévaux et

⁴ *C'est-à-dire* : Faites-le moi savoir.

Thiersé, dans ce cas je vous enverrai peut-être M. Boulanger tout de suite, afin que vous puissiez le former avant de venir ici.

Nous avons envie de remplacer la Mission d'Australie par la Cafrerie. Il nous faut une Mission saine, où l'on puisse envoyer les missionnaires dont le tempérament ne pourrait supporter le climat de la Guinée, car que ferait-on de ceux-ci ? Et il y en aura sûrement. Mais je vois, d'après ce que nous rapporte M. Bessieux, qui est avec nous en ce moment depuis une quinzaine, je vois que l'avenir de la Guinée se développe de plus en plus. Il m'indique plusieurs points où il faudrait commencer des établissements ; et si nous entreprenions tout de suite la Cafrerie, cela pourrait partager trop nos forces. D'ailleurs je crains d'entreprendre une Mission sous la juridiction d'un évêque étranger ; nos pauvres confrères d'Australie ont eu beaucoup trop à souffrir pour qu'on puisse aller trop vite en [ces] circonstances. Il faut prendre des informations exactes, prendre ensuite de grandes précautions et des mesures exactes pour prévenir le mal.

M^{gr} Truffet ⁵ est parti avec quatre missionnaires ecclésiastiques et deux qui sont pour faire l'école et le catéchisme. Avant son départ, j'ai réglé avec lui les rapports des missionnaires avec lui, leurs rapports avec le supérieur ecclésiastique. Nous sommes convenus de plusieurs points que nous avons mis par écrit et signés tous deux. Je vous les enverrai ainsi que le mémoire que j'ai présenté l'an passé à Rome et j'y ajouterai les explications. Il est inutile que je le fasse maintenant. Je vous enverrai le tout par M. Blanpin. Je vous donnerai alors aussi de nos nouvelles.

Je vous ai envoyé dernièrement par le Ministère un paquet de lettres de nos missionnaires. J'ai reçu vos deux billets. J'aurais bien voulu vous acheter plusieurs objets que vous me demandez, mais l'année a été si mauvaise, tout est si cher, que je ne sais comment nous avons vécu jusqu'à présent ! Depuis le mois d'octobre dernier, nous avons dépensé un peu plus de 30 000 francs, seulement pour la nourriture, l'entretien des missionnaires.

⁵ Voir index.

res, l'achat et l'entretien d'un peu de linge et de mobilier, et les réparations nécessaires de la maison. Ajoutez à cela que nous avons 3 000 francs de revenu de moins, à cause de nos achats et constructions.

J'oubliais depuis quelque temps de vous parler du Saint-Esprit. Les choses paraissent un peu mieux aller dans cette maison. Son avenir est cependant encore bien douteux. Cette Communauté ne pourrait exister que si elle reste chargée des Colonies; or la chose est encore problématique. J'ai entendu dire un mot de doute au Directeur des Colonies. D'autre part, j'ai entendu dire, sous main, que les Lazaristes doivent être chargés de cette terrible corvée; car c'est une véritable corvée que l'œuvre coloniale. Je ne sais si je dois me réjouir ou m'affliger en voyant les Lazaristes chargés des colonies. D'un côté, il y aurait du bien et un grand bien, dans ce sens que chaque colonie aurait une communauté qui travaillerait spécialement pour nos pauvres Noirs; de plus, leur séminaire pour le clergé séculier inspirerait plus de confiance aux bons ecclésiastiques. D'un autre côté, les Lazaristes sont plus puissants que les MM. du Saint-Esprit, et faisant cause commune avec le Gouvernement et en étant soutenu, le Saint-Siège n'aurait guère de pouvoir sur le clergé. Si on nomme des Évêques titulaires, cet inconvénient disparaîtra; peut-être même si on se déterminait aux Vicaires apostoliques.

Le Directeur des Colonies m'a dit que l'ambassadeur de France à Rome négociait activement pour aboutir à un arrangement pour le clergé colonial. Nous allons voir quelle réponse on va me faire à la demande que j'ai adressée au Ministre pour avoir des appointements pour trois missionnaires de plus à l'île Bourbon. Si cette réponse est négative, ce serait une preuve que l'affaire des Lazaristes est bien avancée; si elle est hésitante, on pourrait croire que la chose est encore douteuse; si elle est affirmative, nous pourrions croire ou que l'affaire est manquée avec les Lazaristes, ou qu'on compte nous laisser à Bourbon, et que nous prendrons quelque arrangement avec ces Messieurs; car il est probable qu'avec tant d'autres Missions les Lazaristes n'auront pas assez de monde pour toutes les colonies. Du reste, je pense que la Propagande avisera au moyen d'avoir une autorité forte aux colonies, et jamais elle ne consentira à ce que le Supérieur général des Lazaristes ait pouvoir sur le clergé colonial. On m'a dit formellement qu'on ne consentira pas à ce que le supérieur d'une commu-

nauté ait pouvoir sur le clergé colonial, de plus on est un peu en défiance à Rome contre les Lazaristes français ; leurs chefs sont réputés être gallicans et trop attachés au Gouvernement...

Adieu, très cher confrère. J'espère que la paix sera désormais de durée dans votre âme. Abandonnez-vous à Jésus et à Marie pour tout ce qui pourra arriver.

Tout à vous en la charité de Jésus et de Marie.

J'écrirai à nos chers confrères par M. Blanpin qui, je pense, ne tardera pas à partir. Je les embrasse de tout mon cœur. Je serais bien aise d'avoir des détails sur Maurice.

*F. Libermann,
Prêtre du Saint-Cœur de Marie*